

Orléans l'avait adopté. Il le montait souvent, et c'est sur ce beau coursier qu'il était entré à Paris à la tête des chasseurs de Vincennes, quand ils vivrent, il y a deux ans, passer à Paris la revue du roi. Derrière le char, les officiers du prince, préposés à la garde des insignes, à cheval.

Ensuite, la voiture des princes, escortée à droite et à gauche par MM. le lieutenant-général comte Colbert, le capitaine de vaisseau Hernaux, le commandant baron Jamu, le commandant d'artillerie Thierry, le lieutenant de vaisseau Touchard, le commandant Borel de Bretizel et le capitaine Reille, aides-de-camp et officiers d'ordonnance de L. A. R. Au milieu de tout le cortège, la voiture des princes était peut-être l'objet qui attirait le plus les regards par l'austérité et la tristesse de son aspect. Cette voiture drapée de noir, sans écusson, sans chiffre, sans broderie; rien que du noir au dehors et à l'intérieur; livrée noire; six chevaux revêtus de longs caparaçons de laine noire qui lassaient à peine apercevoir le bout des sabots; panaches noirs, sans qu'aucun ornement vint interrompre cette sévère et lugubre uniformité; et dans ce carrosse quatre fils du roi, qui voient le deuil d'un frère aîné, leur guide à tous et leur modèle. C'était là un douloureux et imposant spectacle.

La troisième section se composait :

1° D'un très-grand-nombre de personnes à pied, militaires ou civiles, d'officiers détachés de l'armée de terre et de mer, parmi lesquels on remarquait plusieurs uniformes de l'armée d'Afrique, et une députation d'officiers du 1^{er} régiment de hussards, autrefois commandé par M. le duc d'Orléans, et qui avaient été appelés à Paris par dépêche télégraphique pour assister spécialement au convoi de S. A. R. Cette députation comprenait : le colonel comte de Gouy, un chef d'escadron, un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, et les trois plus anciens parmi les maréchaux-de-logis, les brigadiers et les hussards. Dans le groupe des personnes à pied on remarquait aussi M. le colonel Desallies, gendre du maréchal Valée, et le célèbre peintre de marine Gudin.

2° De toutes les troupes de diverses armes qui, suivant le programme arrêté à l'état major de la garde nationale de Paris, devaient former la queue du convoi.

Toute la population parisienne a voulu concourir, avec les chefs de la religion et de l'armée, aux honneurs décernés à la mémoire de l'illustre héritier de la couronne de Juillet, et cette démonstration patriotique retentira, nous l'espérons, jusqu'aux extrémités de la France comme un témoignage d'éclatante adhésion donné à la dynastie dont M. le duc d'Orléans était, après le roi, le plus ferme soutien et la plus solide espérance! Non, jamais la population de Paris ne s'est montrée plus sage, plus dévouée, plus recueillie, plus maîtresse d'elle-même, plus respectueuse.

Toutes les têtes se découvraient sur le passage du char funèbre. Des hommes du peuple pleuraient; des ouvriers portaient le deuil. Pas un cri hostile, pas un désordre n'est venu troubler, dans une si grande foule, l'unanimité de cette noble et touchante manifestation.

Cependant le cortège était arrivé à la hauteur de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Toutes les troupes ont défilé sous ce glorieux monument de nos victoires. Le char funèbre a passé sous la voûte..... Hélas! M. le duc d'Orléans avait le droit d'y passer mort! Vivant, il ne s'y était arrêté qu'une seule fois, un instant, le 4 juin 1837, lorsqu'il amenait à Paris sa jeune femme que l'élite armée de la grande ville allait recevoir dans cette même avenue où elle présente aujourd'hui les armes à son cercueil.

Mais le cercueil a continué sa route, Notre-Dame de Paris l'attend. La foule est immense sur le parvis. Les chants ont commencé à l'autel. L'heure nous presse, il faut se hâter. Voici les Tuileries. Ici la scène change. Au lieu de cette foule empressée, de cette curiosité triste et consternée, mais impatiente et avide, pourquoi cette solitude morne? Le jardin est fermé. Aux fenêtres du palais, sur les balcons, sur les terrasses, personne. Tout est désert. On sent que la mort a visité cette royale demeure, et qu'elle seule l'habite en ce moment. Au Louvre, dans le palais des arts, même solitude, même silence. — Oh! que les arts puissent pleurer du moins le noble protecteur qu'ils ont perdu.

Nous entrons dans Notre-Dame. L'archevêque de Paris, à la tête de tout son clergé, évêques suffragans, curés de toutes les paroisses de Paris, aumôniers des établissements civils et militaires, chanoines de Saint-Denis et séminaristes de Saint-Sulpice, vient recevoir le corps de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, sous le portail où viennent descendre les princes.

C'est un moment triste et solennel.

La place du Parvis est couverte d'hommes et de chevaux; elle étincelle d'armes, de velours, de broderies; elle frémit de mouvement, elle palpite d'émotion, elle retentit des salves avec lesquelles l'artillerie salue l'arrivée de l'auguste mort.

Au dedans de l'église, tout est sombre, lugubre, immobile

comme l'immense voûte qui domine de si haut cette scène de l'immense fragilité humaine et de royale douleur. La vieille cathédrale est toute entière revêtue de deuil, et elle gémit par la voix de ses chœurs qui récitent les versets du *De profundis*.

Une autrefois nous décrivions la décoration funèbre de l'église. Elle est magnifique et digne de son objet. Une ingénieuse ordonnance a respecté le caractère de l'édifice; un goût excellent a présidé à tous les travaux de l'ornementation religieuse et funéraire que la circonstance exigeait. Il en est résulté un ensemble de l'effet le plus grandiose, et en même tems le plus lugubre qui se puisse imaginer.

Le catafalque est établi sur un soubassement où l'on monte par un escalier de vingt-cinq gradins, et que soutiennent quatorze cariatides d'argent du plus merveilleux travail. Un baldaquin de 37 mètres d'élévation, en velours brodé d'hermine, descend majestueusement sur le cenotaphe, qu'il enveloppe dans ses immenses plis. Cinq cents cierges brûlent tout autour. Cinquante bannières suspendues à la voûte portent le chiffre du prince : F. P. O. D'autres rappellent tous ces noms lointains et glorieux, Médéah, Milianah, les Portes-de-Fer, Mascara, que M. le duc d'Orléans a visités avec l'armée française et la victoire!

Les princes sont entrés dans la cathédrale à la suite du clergé. Le cercueil, porté par vingt-quatre sous-officiers décorés, a été placé sous le catafalque et recouvert de son grand drapeau mortuaire.

Au moment où le corps est entré dans l'église, une batterie d'artillerie a exécuté une salve de vingt et un coups de canon, et le bouillon de Notre-Dame a donné le signal à toutes les cloches de Paris.

L'urne qui contenait le cœur du prince a été portée par le lieutenant-général Marbot dans le chœur de la cathédrale.

Ensuite LL. AA. RR. se sont placées sur un rang, en face du catafalque. Les vêpres ont été entonnées par Mgr l'archevêque et chantées par le clergé de la métropole.

La cérémonie a duré une heure.

Les princes ont été reconduits à leur voiture avec le même cérémonial, et ont repris à trois heures et demie la route de Neuilly.

Ainsi s'est terminée cette triste et grande solennité.

M. le duc d'Orléans repose aujourd'hui royalement sous la voûte de Notre-Dame, au milieu de tous ces simulacres de la grandeur humaine que la religion ne permet dans ses temples que parce qu'ils portent jusqu'au ciel, dit Bossuet, le magnifique témoignage de notre néant.

Pendant trois jours, la dépouille mortelle du prince recevra les hommages et les larmes de la population de Paris.

Et puis, la religion viendra solennellement prier sur les restes inanimés, au milieu de toutes les grandes autorités du pays et de toutes les pompes de l'église et de l'état.

Et puis cette longue scène de deuil sera transportée dans les caveaux de Dreux pour y finir.

Neuilly, Notre-Dame et Dreux! telles sont donc les trois dernières phases de cette destinée royale, qui, commencée dans l'exil, puis rendue au ciel de la patrie, long-tems caressée par la fortune, placée par une révolution sur la première marche d'un trône, embellie et agrandie par tous les bonheurs de la terre et par tous les dons de l'intelligence, a finalement abouti au pavé sanglant de Sablonville! Destinée lamentable, quand on la regarde à sa fin; destinée brillante et digne d'envie, quand on songe au bien qu'elle a semé sur sa route, au souvenir qu'elle a laissé dans les cœurs, aux regrets déchirans dont son déclin rapide est suivi, et quand on songe aussi que ce jeune prince de trente ans emporte tout entière et intacte dans sa tombe royale la plus rayonnante au monde de bonne renommée qui ait jamais lui sur un cercueil?

— Nous avons reçu par la voix de Marseille et de Toulon des nouvelles d'Alger du 25 juillet :

La frégate de guerre autrichienne la *Bellona*, commandée par l'archiduc Frédéric, fils de l'archiduc Charles, est arrivée à Alger le 21, venant de Trieste. Après le salut d'usage, l'archiduc Frédéric est descendu à terre et s'est rendu à Belidah, escorté par un escadron de chasseurs d'Afrique et accompagné du consul autrichien et de ses aides-de-camp.

Le 25, le gouverneur-général de l'Algérie, le général Bar et autres officiers supérieurs de l'armée d'Afrique ont dîné à bord de la *Bellona*.

BELGIQUE. — Bruxelles, 3 août.

La chambre a terminé hier la discussion du projet de loi qui approuve et sanctionne la convention conclue le 16 juillet, entre la Belgique et la France. Le projet a été adopté par 66 voix contre 11; 9 membres se sont abstenus. M. le ministre des affaires étrangères a répondu à une interpellation qui lui était adressée, que l'affaire linière n'a été qu'un incident survenu dans la négociation générale qui se poursuit, et dans laquelle aucun des intérêts du